

PSYCHOGÉNÉALOGIE

« TOMBÉ PAR TERRE, LA FAUTE À GRAND-PÈRE » ?

La discipline, qui vise à trouver parmi ses ancêtres l'origine de son mal-être, s'impose en France mais suscite de la méfiance.

Sarah Masson | Journaliste

Lorsque Marine a accouché, elle a subi une césarienne et a dû être soignée pour une hémorragie. Trois mois plus tard, des crises d'angoisse l'empêchent de respirer. Lors d'un travail sur sa généalogie, elle s'aperçoit qu'une grand-tante a eu exactement les mêmes symptômes : hémorragie puis embolie pulmonaire, dont elle est morte.

Une « psychogénéalogie », appelée aussi « analyse transgénérationnelle », cela commence ainsi. On souffre de quelque chose, on ne sait pas très bien pourquoi. On se doute qu'il y a un secret, il s'agit de le découvrir.

« Pas une pratique magique, une activité de recherche »

En 1993, Anne Ancelin Schützenberger, psychothérapeute et psychogénéalogiste, publie « Aïe, mes aïeux ! ». Tiré à 300 000 exemplaires, c'est un best-seller. En avril 2008, France 2 lui consacre un long reportage dans le cadre de l'émission « Infrarouge ». Depuis trois ou quatre ans, les thérapeutes constatent un intérêt grandissant pour cette nouvelle méthode d'analyse.

Anne Ancelin Schützenberger définit cette thérapie comme un moyen de se « choisir soi et son propre chemin » et met en avant le syndrome d'anniversaire. Une femme peut ainsi développer un cancer à l'âge où sa mère est morte. Une autre avorte au même âge que sa mère et sa grand-mère...

L'analyse transgénérationnelle cherche à montrer qu'il existe une forme de reproduction inconsciente entre les générations. S'en rendre compte permet de se déculpabiliser et éventuellement de se débarrasser de certains comportements ou traumatismes.

Colette Esmenjaud Glasman, psychothérapeute et psychogénéalogiste, précise cependant : « Ce n'est pas une pratique magique, c'est une activité de recherche. »

Cette nouvelle thérapie n'est pas sans soulever le scepticisme de certains psychanalystes traditionnels. Pour Géraldine Philippe, qui exerce à Paris, elle porte en elle une forme de déterminisme, du type « je suis comme cela, c'est la faute de mon grand-père, il n'y a donc aucune raison que cela change ».

Or, en psychanalyse, le sujet n'est pas « déterminé » :

« C'est un être humain est un sujet à part entière. L'enfant se fait sa réalité, il se construit à partir d'éléments tels que la famille, l'école. »

Une recherche d'explications parfois désespérée et non sans risques

Le sociologue Vincent de Gaulejac regrette pour sa part « l'insistance sur les traumatismes, et les fins thérapeutiques de cette approche », qui fait oublier la dimension sociologique de la transmission familiale :

« Le risque de la psychogénéalogie est de renvoyer en permanence à l'individu, et de lui dire que si quelque chose ne va pas c'est que quelque chose en lui, uniquement, ne va pas. »

Cette recherche effrénée de ses origines peut par ailleurs provoquer des pratiques un peu particulières. Telles les « constellations familiales ». Cette école prône un travail de groupe où chaque personne joue le rôle d'un des membres de la famille.

La « psychophanie », inventée par Anne-Marguerite Vexiau, orthophoniste de formation, est une manière de « communiquer » avec les ancêtres. Elle consiste à faire exprimer le patient par l'intermédiaire d'un clavier d'ordinateur.

Cela ne va pas sans risque. Anna cherche depuis longtemps toutes sortes de solutions à son mal-être, physique et mental. Acupuncture, sophrologie, thérapie par les pierres, magnétisme, psychogénéalogie, psychophanie... Comme une recherche désespérée d'explications à tout ce qui ne va pas.

Elle s'est intéressée de près à la psychogénéalogie et à bien autres thérapies qui l'ont emmenée très loin. Depuis, elle est devenue membre d'une secte et a rompu les liens avec ses amis.

« Nous ne sommes pas à l'abri de certaines dérives sectaires »

La dérive n'est pas systématique, loin de là. Mais comme toute pratique « alternative », il faut être très vigilant sur les thérapeutes, les techniques et les moyens utilisés. Les thérapeutes les plus prudents préfèrent utiliser le terme d'analyse transgénérationnelle au lieu de « psychogénéalogie ». Constance de Champris explique :

« Comme en psychanalyse, on formule des hypothèses. C'est un système de lecture, un outil. Nous ne sommes pas à l'abri de certaines dérives sectaires mais nous avons dans notre profession un code de déontologie. Nous faisons des recherches que nous essayons le plus possible de valider par la science. »

Serge Tisseron affirme qu'il faut tenir compte du passé familial pour analyser les difficultés du présent plutôt que, comme les psychogénéalogistes, chercher les origines des troubles présents dans le passé familial.

Il récuse par exemple les phénomènes d'anniversaire : si l'arrière-grand-mère était fille-mère à 16 ans, cela peut se reproduire aujourd'hui. Mais en terme de statut

social, ce n'est pas la même chose d'être « fille-mère » en 1850 et « parent isolé » en 2009...

D'autre part, lorsqu'on s'intéresse à la généalogie, l'une de vos aïeules se fera un plaisir de trouver une concordance avec ce qui vous arrive aujourd'hui (« Ah, tu es fauché, mais c'est normal tu sais, ton grand-père était allé en prison pour dettes »).

Si remonter à l'enfance ne donne rien, on peut aller plus loin

Selon Serge Tisseron, « on peut induire n'importe quel souvenir inventé. Même s'il y a des correspondances, ce qui peut arriver dans des cas rarissimes, elles ne sont jamais vécues de la même manière. »

Cependant, pour le thérapeute Didier Dumas, formé en psychanalyse freudienne et qui figure parmi les pionniers de l'analyse transgénérationnelle, cette thérapie se distingue de la psychanalyse classique par le fait qu'on ne s'arrête pas à l'enfance de la personne.

C'est d'ailleurs souvent parce qu'ils n'ont pas eu de réponses en psychothérapie que les patients s'intéressent à cette nouvelle manière de se soigner.

Lors d'une émission de France Culture en août 2005, Catherine raconte son histoire. Née en France de parents albanais, elle ne connaît pas son pays d'origine, mais elle est élevée dans une double culture.

A 30 ans, elle se sent coupée en deux, tiraillée par ce double héritage :

« Cette difficulté d'être moi-même est devenue récurrente, à tel point que cela a agressé mon organisme. »

Elle développe une tumeur à l'estomac, selon elle inscription symbolique de son sentiment de déshonneur. Elle se penche alors sur son passé familial et dessine le schéma de sa lourde hérédité.

Du côté de son père, le quatrième garçon de chaque génération meurt presque systématiquement en bas âge. Sa mère, à 9 ans, assiste au retour du corps de son père, mort à la guerre en Yougoslavie. Mais on ne lui explique rien, on lui cache les circonstances de cette mort.

« Je charriais avec moi les histoires de mon père, ma mère, mes grands-pères... »

Elle porte ce deuil pendant des années, d'autant plus qu'elle n'a pas de frère et que cela est vécu comme un déshonneur en Albanie.

Plus tard, son premier fils mourra lui aussi très jeune. L'absence répétée de frères, de pères, la disparition des hommes de la famille sont des éléments que Catherine prend maintenant en compte dans son analyse et dans son rapport avec sa mère :

« Je suis une personne, un cœur, mais je charriais avec moi les histoires de mon père, ma mère, mes grands-pères... »

Nous et nos fantômes... Cette éternelle espérance de l'être humain de considérer que les morts ne sont pas absents mais invisibles.

Michel Cazenave, philosophe et spécialiste de Jung, rappelle :

« C'est un questionnement qui revient dans presque toutes les cultures même si la civilisation occidentale l'a oublié depuis le rationalisme hérité du XVIIIe siècle. Nous sommes sans cesse revisités par l'esprit de nos ancêtres. »

► **Secrets de famille, mode d'emploi** de Serge Tisseron - éd. Marabout - 132 p. - 5,90€.